

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

# La Vipère Cornue

Nous tenions garnison à Oran, et mon esprit fut d'autant plus frappé des bizarres circonstances qui entourèrent l'événement dont je veux parler, que mon imagination avait été vivement impressionnée par les étrangetés de cette terre d'Afrique, pleine de contrastes pittoresques, d'anomalies saisissantes, d'harmonies inexplicables et de mystères insoudés : "Région voilée !" comme disent les Arabes.

Il semble qu'à chaque pas un sphinx se dresse pour vous jeter une interrogation qui vous inquiète, vous menace, vous irrite et vous fascine.

Ce qui étonne surtout, c'est l'opposition inouïe que forme notre civilisation, là où nous l'avons implantée, avec l'aspect sauvage de la nature, aux portes mêmes de nos villes.

J'y songeais un soir, où, du haut d'une promenade couronnant les falaises du port, j'apercevais et la cité aux maisons blanches et les noires montagnes qui l'entourent.

La nuit s'était faite brusquement : une nuit splendide.

La brise tiède et parfumée soulevait faiblement les flots qu'elle poussait mollement sur la plage ; l'onde caressait la terre en exhalant des soupirs d'une douceur infinie.

Le ciel, resplendissant de feux, illuminait la mer profonde ; et les vagues ondulantes semblaient rouler des milliards d'étoiles dans leurs plis phosphorescents.

Oran se déroulait sous mes pieds, joyeuse et folle en ses plaisirs bruyants ; ses innombrables terrasses, les minarets de ses mosquées, les silhouettes de ses forts, sa sombre Casbah, citadelle des beys, se profilaient sur l'azur ; à une hauteur prodigieuse, se dressait le Santa-Cruz, vieux volcan chauve aux feux mal éteints.

Du point où je me trouvais, j'entendais les fanfares des *guinguettes* où le soldat s'amusait et les hurlements des fauves, errant dans les ravins du mont.

A trois cents pas de moi, hors des murs, une hyène poussait ses rauquements lugubres en flairant les émanations d'un cimetière ; sous les arbres voisins, un officier de spahis tenait une brune Andalouse enlacée à son bras.

L'écho mêlait ses sinistres plaintes de bête féroce affamée au bruit charmant des murmures d'amour.

J'attendais, me laissant aller au charme puissant de cette scène, l'heure de monter au Santa-Cruz ; il s'agissait pour moi d'aller apprendre à la cime de ce pic, comment on *tient son âme*—selon le mot arabe.

Nombre de conscrits sont sujets la nuit, en Afrique, à des terreurs vagues, causées par les cris lamentables des chacals clamant dans les ténèbres ; comme rien n'est plus dangereux que de confier à un poltron la garde d'un poste endormi, comme tout soldat est appelé à faire le service de sentinelle perdue, on engage ceux qui ne sont pas sûrs d'eux-mêmes, à passer plusieurs nuits dehors pour s'aguerrir ; excellente méthode, qui laisse un jeune homme se mesurer à lui-même les épreuves et qui lui donne le vrai courage peu à peu.

Je réfléchissais donc à l'ascension que j'allais tenter ; quand je me sentis touché à l'épaule ; je me retournai et je vis derrière moi un colporteur juif que nous avons surnommé Mathus (abréviation de Mathusalem), parce qu'il paraissait plus que centenaire.

Il courait sur ce vieil homme des bruits fort singuliers ; on affirmait qu'il avait trouvé moyen de vivre au-delà de toutes les limites connues ; on disait qu'il usait de son secret pour allonger l'existence d'un chien, fidèle compagnon, qui depuis cinquante ans et plus le suivait, le nez sur ses talons. Ce chien tout gris de vieillesse, était cassé comme son maître.

C'était un grand souloughi (lévrier) d'apparence fatidique, un chien comme on en prête aux sorciers du moyen-âge.

Il était avéré que, devant le général Lamoricière curieux de savoir à quoi s'en tenir sur le père Mathus, un ex-janissaire du bey, devenu notre interprète, avait juré par le Prophète, que, pour sa part, il avait pleine et lucide souvenance d'avoir jeté des pierres au chien du Juif, à l'âge de sept ans : ce janissaire dépassait la cinquantaine. Et l'homme et l'animal semblaient alors déjà très âgés.

Mathus était sordidement vêtu, selon la coutume des israélites avant notre conquête.

Il allait, plié en deux, appuyé sur un grand bâton noir, rasant presque le sol de la pointe de sa barbe domesurée ; barbe vénérable, douce, soyeuse et si blanche, qu'elle éblouissait comme une neige immaculée.

Le crâne du centenaire était singulier ; il n'avait pas un cheveu : les bosses en apparaissaient à nu : elles frappaient par leur texture tourmentée et leurs énormes protubérances ; on eût dit des loupes.

Pour s'imaginer quelle était sa physionomie, il faudrait se représenter une face de squelette, recouverte d'un parchemin usé par le frottement en de certaines places, racorni par le feu en de certaines autres ; puis placés dans des orbites domesurés, sous des cils d'une prodigieuse épaisseur, des yeux petits, profonds, clignotants, et luisants par échappées, comme ceux du loup dans l'ombre.

La main était remarquable, *craquante* et *claquante*, disions-nous, parce que l'on entendait le cliquetis des osselets ; la peau colleuse et rugueuse donnait aux doigts des nodosités comme il s'en voit aux pattes des vautours : les ongles formaient griffes.

En somme, Mathus était une espèce de momie vivante et marchante, produisant sur ceux qui la voyaient pour la première fois un effet funèbre ; on eût d'un mort desséché dans la tombe et sorti de son cercueil pour se mêler aux vivants.

Mais, à la longue, on s'habitua à lui comme on s'habitue à tout.

Nous, soldats, nous le connaissions beaucoup ; il nous vendait une foule de menus objets contenus dans un éventaire suspendu à son cou. Les uns le disaient riche, d'autres pauvres. Mais, peu soucieux de ce qu'il pouvait être, nous achetions son fil et son cirage, parce qu'il se contentait d'un gain modeste.

Il ne parlait presque jamais ; pourtant il m'avait questionné deux fois pour me demander des renseignements sur les reptiles (j'en faisais collection).

Souvent il prenait sur ma planche, dans la baraque où